

FAITS DIVERS

MEURTRE A SAINTE-ANNE DE LA PÉRADE.—Joseph Charest, de la paroisse de Sainte-Anne de la Péraie, a été convaincu, à une enquête du coroner, du meurtre de Aubert Charest, son père, un vieillard âgé de soixante-dix-huit ans. On rapporte que depuis longtemps, l'accusé maltraitait son père et manifestait l'intention de mettre fin à ses jours. Dans la nuit du jour des Rois, il l'aurait battu au point de lui casser une jambe, et le lendemain, il essayait de le placer chez d'autres parents et le traînait d'un endroit à l'autre l'espace de trois heures de temps par un des froids des plus piquants. Le vieillard, qui était mal vêtu, souffrait autant du froid que de sa fracture. Les parents chez qui le nommé Charest a ainsi conduit son père, ignoraient l'état de ce dernier et refusaient de le recevoir dans leur maison. Il est arrivé que le père Charest a été ainsi ramené par son fils à sa demeure, et qu'il est mort des suites de sa fracture et des mauvais traitements qu'il avait reçus. Joseph Charest est fils unique et bossu. Jamais enfant n'a été traité avec plus d'affection par son père, qu'il a payé d'ingratitude et de cruauté. Il est logé dans la prison de Trois-Rivières en attendant son procès.

SORCIER EN COLOMBIE.—Une vieille femme, veuve de James Grisdale, un des premiers colons blancs établis dans le district d'Okanagan (Colombie Britannique), passait depuis longtemps parmi les Indiens de cette région pour une sorcière. Dernièrement l'épizootie a tué plusieurs chevaux du chef Red Berry, qui a consulté les *Medicinemen* sur la cause de ce malheur. Les *Medicinemen* ont déclaré d'une voix unanime que la vieille sorcière Grisdale avait jeté un sort sur les chevaux du chef. Red Berry est allé aussitôt dans la résidence de cette dame, et l'ayant trouvée en prière, à genoux, il n'a plus eu le moindre doute qu'elle était à faire des sortilèges et conjurations, et il lui a brisé la tête d'un coup de bâton. Convaincu qu'il avait fait une œuvre méritoire, il a couru informer les colons blancs qu'il venait de les délivrer de la femme qui faisait périr leurs troupeaux par des évocations diaboliques et il a réclamé une récompense. A sa grande surprise, Red Berry a été arrêté, il est maintenant en prison à Okanagan.

ÉVASION MERVEILLEUSE.—Deux détenus à la maison d'arrêt de notre ville, dit une feuille du Mans (France), se sont évadés dans la nuit de mardi à mercredi. Les détails qu'on donne sur cette évasion sont à peine croyables. On dirait le chapitre d'un roman.

La Cour d'assises de la Sarthe avait condamné par contumace, en 1873, à vingt ans de travaux forcés, pour banqueroute frauduleuse, un nommé Cury. Au commencement du mois dernier, Cury fut retrouvé à Paris, conduit au Mans et enfermé dans la même cellule qu'un certain Joubert, qui devait comparaître aux prochaines assises pour une série de vols qualifiés.

Mme Cury résolut d'arracher son mari à la longue captivité dont il était menacé, et elle y réussit, voici comment.

La prison du Mans est enclavée dans les bâtiments de la gendarmerie et du Palais-de-Justice. Les cellules des prisonniers sont de plein pied avec une cour entourée par des bâtiments de près de 20 mètres de haut; la gendarmerie et l'administration des prisons sont au-dessus des cellules, et les barreaux des fenêtres semblent ne laisser au prisonnier aucun espoir d'évasion.

De l'autre côté, se trouve le Palais-de-Justice, dont le mur s'élève nu, sans une fenêtre, jusqu'à la naissance des toits, où se trouve alors une rangée de fenêtres non grillées. Ce sont les ouvertures d'un grenier. C'est par là que les prisonniers se sont évadés. La hauteur est de quinze mètres.

Mme Cury vint au Mans, obtint la permission de voir son mari, observa tout avec attention, habitua les gardiens de la prison et les huissiers du Palais-de-Justice à la voir quotidiennement. Enfin, le 3 novembre sans doute, jour de la rentrée des tribunaux, ne trouvant aucun huissier dans les couloirs, elle put monter au grenier d'où elle avait vue sur la cellule de son mari, et son plan fut fait.

Elle alla commander en sortant six échelles de corde, pour un pensionnat de demoiselles, dit-elle, etc., les apporta dans le grenier, une à une.

Le 6 au soir, les prisonniers, avec une lime, des ressorts de montres et autres outils qu'elle leur avait procurés, scièrent les barreaux de leur cellule, grimperent par les six échelles de corde, attachées bout à bout et solidement fixées à une porte, par Mme Cury. Ils descendirent alors, le plus paisiblement du monde, les escaliers qui conduisent dans l'intérieur du palais et sortirent par la salle des assises en enlevant les vis de la serrure.

Les trois fugitifs prirent le train de Tours à 1 h. 45 du matin.

—Le nommé Finet, âgé de vingt-cinq à vingt-six ans, remplissait les fonctions modestes de garçon de salle dans un restaurant du boulevard Poissonnière; d'après les renseignements recueillis sur son compte, il était d'un caractère doux et tranquille.

Le 30 du mois dernier, le premier garçon, homme d'un caractère très-empporté, lui fit une observation sévère au moment où il venait de desservir une table.

—En voilà un grand mufle, dit Finet à un de ses camarades: parce qu'il est premier garçon, ne croit-il pas que la terre est à lui?

L'autre, furieux, revint sur ses pas et lui donna un coup de poing en plein visage.

Finet, fou de colère, se précipita sur son agresseur, et le frappa à la tête avec une assiette, puis, épouvanté de ce qu'il venait de faire, il s'enfuit dans le garni qu'il habite, 112, boulevard Rochechouart.

Avant-hier, M. Richart, commissaire de police, a procédé à l'arrestation de Finet, qui a été écroué sous l'inculpation de meurtre.

Sa victime est morte au bout de deux jours.

—Depuis quelque temps les propriétaires des grands magasins de nouveautés avaient demandé à la sûreté des agents secrets, pensant que ce remède était le seul qui pût être apporté à la grande plaie du jour pour eux, c'est-à-dire aux vols effrayants dont ils sont continuellement victimes. Dernièrement on arrêta deux dames d'Enghien, la mère et la fille. Hier, un agent de la sûreté crut remarquer qu'une jeune femme, très-richement habillée, papillonnait trop dans les rayons, plaisantait avec les commis, allait de la soie à l'argenterie et de l'argenterie aux fourrures, toujours sans rien acheter.

Il suivit cette femme quand elle sortit du magasin et la vit monter en voiture. L'agent prit une voiture et suivit celle de la dame quand il eut entendu celle-ci dire au cocher: —Conduisez-moi au Bon-Marché.

Arrivée au Bon-Marché, la dame attendit dans la voiture. Bientôt une seconde femme, aussi élégante qu'elle, la rejoignit. La voiture repartit alors, et les deux dames furent conduites par leur cocher à la Ville de Saint-Denis. Là, une troisième amie vint les rejoindre, puis disparut. Les deux femmes allaient rentrer chez elles. L'agent crut le moment d'agir, et il eut raison. Il prit deux gardiens de la paix avec lui et arrêta net les deux dames. Puis, les faisant monter dans leur propre voiture, il les mena au commissariat de police de la rue des Petites-Ecuries, où l'on trouva sur elles vingt-trois objets de prix, volés dans les magasins.

Conduites chez M. Jacob, il a été reconnu qu'elles se nommaient Adenia B... et Anna S... Plusieurs autres femmes avaient été arrêtées dans la journée pour vols dans les magasins.

—Une maison en carton vient d'être construite pour la première fois aux Etats-Unis, près de New-York. Une société s'est constituée pour l'exploitation du procédé; elle fabrique par jour 16 tonnes de carton comprimé. Cette composition a l'aspect d'un carton solide, préparée en pâtés pesant 100 livres environ, et ayant 32 pouces de largeur. Soumises à une pression de plusieurs centaines de tonnes, les fibres se condensent, s'unissent de manière à ce qu'on ne puisse les traverser. Comme le carton est mauvais conducteur du calorique, une maison construite avec cette pâte est chaude en hiver et fraîche en été.

—Biscarino, le fameux brigand qui depuis longtemps infestait la province de Viterbe, n'est plus. Les carabiniers ont fini par avoir raison de lui.

Biscarino qui, dans ses excursions, était toujours accompagné d'un autre brigand, nommé Pastorini, se tenait depuis quelque temps dans les environs de la station de Casino. Les carabiniers, avertis de la présence des deux brigands dans une propriété du comte Maechi, leur tendirent un traquenard et finirent par les surprendre dans une maisonnette abandonnée. Biscarino, qui avait horreur du baigne et qui avait toujours répété qu'il se ferait tuer ou se tuerait lui-même plutôt que de se laisser prendre, se voyant entouré de toutes parts, et comprenant qu'il ne pourrait pas se frayer un passage pour se sauver, se disposa à faire une résistance désespérée, et commença à faire feu. Les carabiniers ripostèrent: une lutte à coups de fusil et de revolvers s'engagea alors entre les représentants de la force publique et les deux brigands. Mais le feu cessa bientôt du côté de ces derniers et, lorsque les carabiniers entrèrent dans la maisonnette, ils trouvèrent Biscarino mort et Pastorini grièvement blessé. Les deux brigands se disposaient à se mettre à table lorsqu'ils furent surpris par les carabiniers. Ceux-ci ont saisi deux fusils, un revolver, trois poignards, une montre, un jeu de cartes et autres objets ayant appartenu aux brigands.

Le cadavre de Biscarino, transporté à Farnese, a été reconnu par un grand nombre de personnes.

Tous les petits villages que terrorisait la présence de ces brigands sont aujourd'hui en fête. —*L'Italie.*

—Il y a quelque temps, vers huit heures, une dame allemande, jeune et jolie, se promenait seule dans le Corso, lorsqu'elle se vit aborder par un monsieur fort bien habillé qui, de l'air le plus empressé du monde, lui demanda des nouvelles de sa santé. Et, comme cette dame regardait son interlocuteur tout étonnée, persuadée qu'elle était de n'avoir jamais parlé à ce monsieur:

—Mais comment, lui dit l'inconnu, vous ne me reconnaissez point. Allons, voyons, donnez-moi la main.

La dame tira la main de son manchon; mais, prompt comme l'éclair, l'inconnu se saisit du manchon, s'élança d'un bond au milieu de la rue, et, avant que l'étrangère eût le temps de se remettre de sa surprise et crier au voleur, l'élégant pic-pocket était déjà loin, emportant dans sa course le manchon et le porte-monnaie qui était dedans. —*L'Italie.*

RICHE MARIAGE.—Le plus riche mariage qui ait encore eu lieu dans la région de l'or et des féeries, a été célébré à San Francisco (Californie), il y a quelques semaines. Mlle Olivier, fille de M. Joseph-Denis Olivier, commandeur des ordres pontificaux, a épousé M. Robert Tobin,

possesseur, comme son beau-père, d'une des grandes fortunes du pays. La cérémonie s'est faite dans l'oratoire domestique de M. Olivier. La bénédiction nuptiale a été donnée par Sa Grandeur Mgr. Allemany, archevêque de San Francisco, en présence d'une nombreuse assistance, dans laquelle on remarquait, outre l'élite de la société, plusieurs anciens gouverneurs de l'Etat, et plusieurs anciens sénateurs des Etats-Unis. La veille du mariage, M. Olivier avait demandé au Saint-Père d'accorder sa bénédiction aux futurs époux. Le même jour, S. Em. le cardinal Simeoni répondait:

—Le Saint-Père a donné de tout son cœur la bénédiction demandée.

C'est M. Olivier qui fit présent à Sa Sainteté Pie IX du lingot d'argent pur dont on s'est servi pour frapper les magnifiques médailles remises à chacun des prélats assistant au concile du Vatican. On se fera une idée du poids de ce lingot en songeant qu'il fallut huit gardes-suisse pour le porter au Saint-Père. Quelle que fût la munificence de ce présent, ce n'est pas le plus considérable de ceux que M. Olivier a déposés aux pieds de Pie IX.

—Un suicide à enregistrer.

Un bijoutier de Gènes, Santi Francesco, âgé de 36 ans, arrivait à Rome il y a quelque temps, et descendait dans un petit hôtel de la place du Panthéon. Tous les matins, il sortait de bonne heure et faisait de longues promenades aux environs de la ville. Le soir, il entrait à l'hôtel, se faisait servir à dîner dans sa chambre, mais il touchait à peine aux mets qu'on lui apportait.

Il était toujours triste, ne répondait que par monosyllabes aux demandes qu'on lui faisait; il a été même surpris quelquefois pleurant à chaudes larmes.

Tout le monde dans l'hôtel était inquiet; on craignait une catastrophe, un dénouement fatal. Cette crainte devait, hélas! se réaliser.

Il y a quelques jours, vers 2 heures, on vit Santi Francesco se promener non loin des magasins de dépôt de la gare, du côté du pont dit des Trois Arcades.

Un coup de sifflet retentit bientôt: c'était le train qui venait de Naples. Santi s'approcha des rails, attendit que la locomotive fût à peu de distance, jeta son chapeau et son parapluie et se coucha à plat ventre sur la voie ferrée. Le conducteur, apercevant ce malheureux, fit tous ses efforts pour arrêter le train; mais sa machine était lancée avec trop de vitesse, il ne put s'arrêter à temps, et Santi Francesco fut horriblement broyé par les roues de 24 wagons qui lui passèrent sur le corps. Le train ne s'arrêta que 60 mètres au-delà.

On a trouvé sur le cadavre trois plis fermés: deux lettres et un testament. Une lettre est adressée à son fils Pietro, à Gènes, et l'autre à son frère, qui habite Udine. Dans son testament, ce malheureux explique les raisons qui l'ont poussé à commettre cet acte de désespoir; il y déclare en termes touchants que, trompé dans ses affections les plus chères par une femme qu'il aimait, il a recouru à la justice des tribunaux, mais en vain; qu'enfin, tout conspirant contre lui, il ne lui restait qu'à se débarrasser d'une existence devenue impossible. Il pardonne à sa femme, qu'il n'accuse point; il fait retomber la cause de ce malheur sur l'éducation qu'elle a reçue, et sur son inexpérience des choses de ce monde. Il pardonne aussi au séducteur, auquel il recommande ses quatre orphelins.

—On a transporté dernièrement de Lucerne à Madrid les restes du comte de Girgenti, frère du roi de Naples, qui avait été marié à la princesse des Asturies, sœur du roi d'Espagne actuel. A ce propos, le chroniqueur du *Constitutionnel* de Paris rappelle ce que fut le comte de Girgenti.

Le comte Girgenti était né à Naples, le 12 janvier 1846, du second mariage du roi Ferdinand avec l'archiduchesse Marie-Thérèse d'Autriche. Le 13 mai 1868, il épousait l'infante Isabelle, fille aînée d'Isabelle II, reine d'Espagne. Atteint d'une maladie nerveuse, qu'on avait soigneusement cachée à la famille royale d'Espagne, la première nuit de ses nocces, à peine retiré dans ses appartements avec la princesse, il fut pris d'une attaque d'épilepsie. Voyez-vous cette scène effroyable: cette jeune femme de dix-sept ans, seule, la nuit—et quelle nuit!—avec son mari se tordant dans des convulsions abominables, écumant et pantelant.

L'impression que la princesse en ressentit fut si vive que sa jeunesse en fut pour toujours brisée. Son visage se voila dès lors d'une mélancolie invincible, son attitude prit une sévérité qui frappe tous ceux qui l'approchent.

Cependant, des soins assidus conjurèrent un moment l'état du prince.

Le comte de Girgenti et sa femme avaient dû quitter l'Espagne à la suite de la reine Isabelle. Ils s'étaient retirés en Autriche. Sous l'ébranlement que lui avaient causé les événements politiques, le comte Girgenti était redevenu la proie de la maladie nerveuse dont j'ai parlé. Les rechutes étaient plus fréquentes, les souffrances cruelles, et la nuit, une insomnie presque perpétuelle l'agitait. A Vienne, au printemps de 1871, las d'une existence qu'il considérait comme un lourd fardeau pour lui et les siens, il fit une tentative contre ses jours. Sa femme, dès lors, ne le quitta plus.

Sous l'empire de consolations religieuses très-puissantes, on croyait le malheureux prince revenu de ses tristes projets quand, dans l'autonne, il arriva à Lucerne.

Le 26 novembre, après avoir pris le thé avec la princesse, il était rentré dans sa chambre pour se mettre au lit. Mais là, quelques instants à peine éconlés, il se tira un coup de pistolet au cœur.

Aujourd'hui, sa veuve devenue princesse des

Asturies, par suite de l'élévation au trône d'Espagne de son frère Alphonse XII, fait revenir à Madrid les restes de l'époux pour lequel, malgré la triste jeunesse qu'il lui a faite, elle a conservé toujours un touchant attachement.

GROTTE MERVEILLEUSE.—La première merveille de 1878 arrive de Nevada, avec l'estampille de l'*Enterprise*, de Virginia. Un certain Algernon Grant, "prospecteur," qui vit solitaire depuis bien des années dans les montagnes de la rivière Walker, est venu dernièrement faire une courte visite à Carson, et a fait un récit dont voici la substance:

"Algernon Grant est né en 1825, dans le comté de Bourbon (Kentucky). En 1846, il a été gradué du collège Havard. En 1851, il a commencé à pratiquer à la Cour Supérieure de Kentucky. Vers cette époque, il s'est marié et a eu plusieurs enfants. Quand la guerre civile a éclaté, il a confié sa famille à la protection de parents habitant la section méridionale du Kentucky, et il est entré comme major dans un régiment de cet Etat au service confédéré. La paix signée, il alla à l'endroit où il avait envoyé sa femme et ses enfants, et apprit qu'ils avaient tous été tués par des maraudeurs. En 1866, il se rendit dans le Nevada, où il vit depuis cette époque, à l'extrémité méridionale des montagnes de la rivière Walker, évitant les blancs comme la peste, et n'ayant de rapports qu'avec les Indiens. Il y a deux mois environ, un Indien, dans sa reconnaissance pour quelque petit service qui lui avait été rendu par Algernon Grant, lui a promis de le mener dans une grotte pleine d'or et d'argent. Après deux jours et demi de marche, le misanthrope et son guide sont arrivés un soir à l'entrée d'une gorge étroite, resserrée entre deux montagnes à pic. Ils ont campé là, et le lendemain matin ils se sont engagés dans la gorge, qui a plusieurs milles de longueur. Au bout d'une heure environ, ils sont arrivés près d'un énorme entassement de cailloux, et l'Indien a dit qu'il n'y avait qu'à enlever ces pierres pour avoir accès dans la grotte. Le déblaiement opéré, on a vu en effet un passage suffisamment large se dirigeant vers l'intérieur de la montagne. Algernon s'y est engagé, mais, après avoir fait quelques pas, il est revenu; car l'obscurité était si opaque qu'il était impossible de rien distinguer. La flamme de branches sèches allumées en guise de torches ne parvenait pas à percer ces ténèbres. Algernon était découragé, mais l'Indien lui a affirmé que la grotte s'illuminait chaque nuit. Le fait semblait douteux à Algernon, mais, pour en avoir le cœur net, il a consenti à attendre jusqu'au soir. A mesure que la nuit enveloppait la terre, une lueur s'est manifestée de plus en plus distincte dans le passage si obscur pendant le jour. A 9 heures du soir, il s'est trouvé illuminé par un jet lumineux semblable à un rayon de soleil. La vue était si magnifique que Grant et son compagnon sont restés quelques instants cloués au sol. Puis ils sont entrés dans le passage non sans être éblouis par l'éclat de la lumière. Cependant, leurs yeux s'étant graduellement habitués à cette lueur étrange, Grant a pu constater que les parois de chaque côté et la voûte du passage étaient en or et en argent. La grotte a un mille de long, 150 pieds de large et 70 de haut. Son intérieur ressemble à une église gothique. Autour de piliers plus blancs que l'albâtre s'enroulent des fils d'or et d'argent de la grosseur du doigt. Il y a aussi des lacs peuplés de poissons inconnus. Algernon Grant a pris quelques échantillons d'or, et il va maintenant à Louisville où il a des amis qu'il compte ramener avec lui dans la grotte. Par un sentiment facile à comprendre, il ne veut pas indiquer la location de la grotte merveilleuse, mais il n'est pas douteux qu'elle contient de l'or et de l'argent par milliers de tonnes."

Une cueillette dans la revue hebdomadaire de Cham.

L'Angleterre s'adresse à la Russie: —Oh! yes! Si maintenant nous choisissons un endroit pour causer un petit peu! Où voulez-vous? —Plus tard! dans l'Inde!

UN REMEDE POUR LA CONSOMPTION

Un vieux médecin, retiré de sa profession, ayant reçu d'un missionnaire des Indes Orientales la formule d'un simple remède végétal pour la guérison prompte et permanente de la Consommation, de la Bronchite, du Catarrhe, de l'Asthme et de toutes les maladies de la Gorge et des Poumons, lequel est aussi un remède positif et radical pour la faiblesse des Nerfs et pour tous les maux nerveux, après avoir eu la preuve de ses merveilleuses vertus curatives dans des milliers de cas, croit de son devoir de le faire connaître à l'humanité souffrante.

Animé par ce motif et le désir d'alléger les souffrances humaines, j'enverrai *gratis* cette recette à tous ceux qui la désireront, avec des directions complètes pour la préparation et l'usage du remède, en français, allemand ou anglais. Cette recette sera envoyée par la malle en adressant avec un timbre de poste et nommant ce papier: W. W. SHERAR, 126 Powers' Block, Rochester, New-York.

AVIS

Les abonnés de *L'Opinion Publique* qui désiraient faire relier leurs volumes d'une manière élégante et solide, et à bon marché, feront bien de s'adresser au bureau de ce journal, 5 et 7, rue Bleury.

Nous pouvons fournir quelques séries complètes de *L'Opinion* depuis sa fondation (1870).